

Denis CLARINVAL

LE CERCUEIL VIDE



MISÈRE DE L'HOMME

L'horloge qui sonne cinq devant le soleil —

Un effroi sombre saisit les êtres solitaires,

Dans le jardin du soir sifflent des arbres nus.

Le visage du mort bouge à la fenêtre.

Peut-être que cette heure s'immobilise.

Devant des yeux tristes, des images bleues vacillent

Au rythme des bateaux balancés sur la rivière.

Un cortège de sœurs passe sur le quai.

Dans les coudriers jouent des filles aveugles et blêmes,

Pareilles à des amants qui s'enlacent dans le sommeil.

Peut-être que des mouches chantent autour d'une charogne,

Peut-être aussi pleure un enfant dans le sein maternel.

Des mains tombent des asters bleus et rouges,

La bouche de l'adolescent se dérobe étrangère et sage ;

Et des paupières battent apeurées et silencieuses ;

Une odeur de pain traverse les noires fièvres.

Il semble qu'on entende aussi des cris affreux ;

Des ossements luisent au travers des murs en ruine.

Un cœur mauvais rit à voix haute dans de belles chambres ;

Un chien passe en courant près d'un rêveur.

Un cercueil vide se perd dans l'obscurité.

Pour l'assassin, une pièce va s'éclairer, blême,

Tandis que des lanternes, la nuit, éclatent dans la tempête.

Le laurier orne la tempe blanche de l'être noble.

(Georg TRAKL)

« Malheur ! Qu'est-ceci ? Toi aussi, tu n'étais qu'un masque ? Tu me trompes ! Je ne te vois plus, père — où es-tu ? Au toucher, tout tombe en cendre ; sur le fond de la bière, il ne reste qu'une poignée de poussière, et deux ou trois vers repus se retirent en douce, pareils à des orateurs funèbres moralisants qui se seraient trop servis au repas. Je jette cette poignée de poussière paternelle au vent... et il ne reste que — Rien ! Là-bas, sur la tombe, le voyant d'esprits embrasse encore — Rien. Et l'écho, dans l'ossuaire, crie pour la dernière fois — Rien. »

(Bonaventura, « Veilles », fin de la ronde 16)

LE CERCUEIL VIDE

Les cercueils ne sont vides que de ce qu'on pense s'y trouver ; ce qu'ils contiennent ? Des cadavres, corps usés ou trop vieux pour cheminer encore, un bout seulement de ce que fut la vie. La mort n'enferme rien, elle recueille ce que le temps a fini par briser, une désincarnation. Mais la vie est bien plus qu'un battement de cœur, elle est un souffle que rien ne fige : la mort n'efface rien, elle n'est pas rideau mais vitre qui ouvre le regard à un vivre autrement, à un cheminer encore dans le devenir d'Esprit. Et tous ces morts dont on s'éloigne toujours plus, que l'on repousse en marge de nos villes et villages, dont on fait si souvent des cendres pour les confier au vent qui les emporte au-delà de nos pensées, nous sont pourtant si proches que, toujours scrutant le plus lointain comme pour briser nos horizons, nous ne percevons plus leur présence humble et singulière. Nos âmes sont vides de ce qu'on croit perdu et pourtant il suffit d'un regard intérieur pour que s'ouvre le tabernacle de ceux qui nous attendent...

Ces flammes ne sont pas la négation de la mort, elles sont ce qui la traverse. Elles ne disent pas : tout continue comme avant, mais plutôt : quelque chose insiste, au-delà du tombeau, au-delà de la chair, au-delà même du temps. Ce feu dans le cercueil ouvert est une image presque sacrale : la mort a fait son œuvre, la terre est prête à se refermer, et pourtant brûle encore, non pas un reste biologique, mais une braise ontologique, une lueur de l'Être qui refuse la clôture. Ces flammes sont moins le symbole d'une vie organique que celui du devenir d'Esprit, d'une transmutation silencieuse, irréductible, invincible, comme si la mort ne faisait que dévoiler la part la plus nue de ce qui ne meurt pas.

Il y a dans cette image une vérité tragique, mais traversée par une joie obscure : non pas la consolation, mais la certitude muette que quelque chose demeure, non sous forme de souvenir, mais comme présence ardente au cœur même de l'effacement.

LE CERCUEIL VIDE

Le cercueil repose au bord du monde comme une bouche entrouverte dans la blancheur du matin,

et la neige qui l'entoure écoute en silence un souffle que nul vent ne parvient à dissiper, la nuit n'est pas encore partie, elle se penche sur le bois comme une main lente et fraternelle, et les croix mal alignées, un peu penchées, semblent de vieux mots qui ne savent plus se tenir debout,

ce qui gît là ne se résume pas au poids d'un corps usé que le temps a fini par désincarner, une braise invisible veille dans l'ombre, tapie sous le couvercle entrouvert comme un cœur sans chair, et la terre, déjà refermée partout ailleurs, laisse ici un passage nu pour un autre souffle, le vide au creux du cercueil n'est pas un manque, il est un seuil que la nuit garde en réserve, la mort se courbe sur son ouvrage sans jamais oser fermer entièrement le poing, et la flamme murmure un nom que personne ne prononce mais que chacun porte en secret.

Il y a dans ce vide une présence plus vaste que tout ce qui fut un jour respiré et nommé, un battement sourd qui traverse la pierre, la cendre, la neige, sans jamais se laisser saisir, le cercueil ouvert ne retient plus rien, il laisse fuir ce qui voulait déjà devenir lumière, et le frémissement discret de l'être y demeure, comme s'il refusait de consentir à la nuit totale, le feu se dresse sans éclat, telle une prière sans paroles qui brûle au ras de la planche sombre, les arbres nus en conservent la mémoire verticale, eux qui veillent indéfiniment au bord des fosses,

le froid, surpris, se retire d'un pas devant cette chaleur intérieure qui ne cherche pas à vaincre, elle n'offre aucune consolation, elle n'éclaire que d'une clarté autre la texture même du silence,

une lente transfiguration habite la fibre du bois, dans les nervures noircies par le temps, et la durée ordinaire se défait ici, suspendue dans une douceur grave qui ne promet rien.

Ce qui brûle dans ce cercueil n'est ni la chair qui se défait ni le souvenir qui s'étirole dans les esprits, mais un souffle plus ancien que la chair et plus têtu que tous les souvenirs rassemblés,

il ne reste pas comme un objet déposé au fond d'une boîte, il devient, il glisse, il se laisse transformer, le cercueil lui-même se transmue en seuil de lumière obscure, planche fragile posée entre deux rives, et la flamme épouse le contour de l'invisible comme une main hésitante qui suit un visage dans le noir, un chant muet s'élève de la matière brisée, non pour raconter mais pour laisser paraître ce qui persiste, comme une innocence inattendue rendue à sa nudité après l'abandon des formes trop lourdes, la mort demeure debout, attentive, mais elle n'éteint pas ce qui, dans l'ombre, refuse de se briser, une continuité discrète traverse le vide et se coule dans la moindre fibre du bois, et le cœur sans organe de l'être veille encore, sans rythme ni mesure, dans un temps qui n'est plus le nôtre.

Le vide n'est pas ici le signe d'un manque, mais une offrande silencieuse à l'air et à la nuit, il recueille la part la plus nue de ce qui fut vivant, celle que ni la peau ni le nom ne peuvent contenir, le feu se tient dans ce creux comme un témoin bienveillant qui ne juge rien et n'attend aucun retour, et la neige, autour, forme un cercle de blancheur, comme une paupière refermée sur un regard apaisé, aucune plainte ne monte de cette ouverture, aucun cri ne remonte des planches entrouvertes, il n'y a qu'une respiration lente, grave, posée, qui ne sait plus à qui elle appartient et s'en contente, la terre elle-même semble prier sans le savoir, au bord du trou qu'elle n'a pas encore refermé, le cercueil devient une barque immobile, retenue un instant avant de glisser sur un fleuve sans nom, et la flamme, petite étoile basse, se tient à l'avant comme un modeste fanal pour les yeux intérieurs, tandis que l'espace tout entier retient son souffle, sans savoir s'il s'agit d'un départ ou d'un retour.

Dans ce bois noirci une douceur persiste comme une chaleur de mains longtemps restées enlacées, une lumière humble se diffuse, qui ne cherche pas à vaincre l'hiver ni à repousser la nuit, elle habite le vide calmement, comme un souffle ancien qui se souvient d'avoir jamais porté un corps, et déploie une paix tragique dont la gravité ne chasse pas la douceur, mais la creuse davantage, la mort s'incline devant cette résistance qui ne crie pas, qui n'argumente jamais, qui simplement demeure, ce n'est ni révolte contre l'ordre du monde ni soumission à un verdict que nul n'a prononcé, c'est une fidélité têtue à l'être profond, à ce noyau silencieux qui renonce à tout sauf à lui-même, un devenir lent et continu que rien ne semble pouvoir interrompre, ni le gel ni l'oubli, le cercueil devient chambre de veille, cellule de nuit où quelque

chose ouvre encore les yeux, et le feu, comme un veilleur secret, compte les instants sans les additionner et sans les déplorer.

Une gravité pure circule dans l'air, comme si le jour lui-même murmurait un psaume sans adresse, le vide accueille ce qui ne consent pas à se perdre, même brisé, même dissous dans la poussière, et la flamme, invisible à ceux qui passent trop vite, traduit ce recueillement en lumière tremblée, une joie obscure traverse la froidure, dépourvue d'éclat, sans promesse ni triomphe, elle se contente d'être là, au cœur de ce qui fut déclaré fini, comme une certitude sans discours, la clarté ne vient pas d'en haut, elle monte du fond même de la fosse, à hauteur de regard de la terre, le monde extérieur continue d'aller et venir, sans soupçonner la lenteur silencieuse de cette métamorphose, et pourtant, pour qui demeure là, quelque chose du ciel s'est abaissé jusqu'à la tranche du bois, une vérité nue se tient debout dans le froid, sans chercher de témoin ni d'héritier, elle brûle doucement, comme si tout l'essentiel tenait dans cette seule persistance.

Sous la neige qui durcit, le sol respire encore, exhalant une vapeur lente qui monte vers le vide, et le feu, niché dans le cercueil, en reçoit la confidence comme un dernier souffle partagé, il ne s'élève pas en flamme conquérante, il demeure au ras du bois, discret, fidèle, presque timide, dans une continuité tranquille qui déjoue à la fois le temps humain et ses comptes précipités, le cercueil devient le lieu d'un passage que nul n'a tracé, où l'âme se dépouille sans disparaître, chaque flamme, si petite soit-elle, est une parole muette qui se refuse à clore la phrase, elle dit, dans son tremblement, la poursuite du souffle au-delà de sa chambre de chair, la nuit alors se fait plus douce, comme si elle avait compris qu'elle n'était pas la dernière, elle étend ses draps sombres sans chercher à étouffer cette lueur qui lui échappe, et la lumière patiente continue de respirer, ouverte sur un espace que nous ne savons pas nommer.

Le vide se fait présence immobile, dans laquelle rien ne bouge mais tout se transforme en dedans, et l'absence, qu'on croyait totale, devient une manière silencieuse d'exister autrement, au plus secret, le feu ne détruit pas, il révèle simplement ce qui, dans la chair, ne pouvait plus se tenir debout, une transparence naît dans l'ombre, fine pellicule d'âme qui

épouse la forme du bois et la dépasse, la flamme, presque immobile, tient lieu de pupille à ce regard désormais sans visage, et le cercueil, que l'on croyait clos, devient ouverture intérieure vers un ailleurs sans contour, l'extérieur n'est plus que neige et croix, mais dedans s'élargit un espace que rien ne borne, le silence lui-même paraît respirer, comme un animal ancien qui aurait renoncé à tout sauf à vivre, le monde reste dehors, un peu surpris de ne rien entendre et de tout pressentir pourtant, et une force obscure, sans éclats, continue d'habiter ce fragment de nuit posé sur la terre.

Ce qui demeure dans cette flamme n'est pas la nostalgie d'un visage, ni la plainte d'un passé, mais une fidélité sans image, plus vaste que le temps qui ronge les noms et use les pierres, la flamme veille sur un secret que personne ne détient, pas même celui qui a rendu son souffle, et ce secret n'est peut-être rien d'autre que la continuité silencieuse d'être, ici plutôt que nulle part, le froid entoure cette présence nue comme un manteau trop large qu'elle refuse pourtant de quitter, la nuit, devant cette ténacité fragile, se courbe presque, surprenante dans sa délicatesse, le vide cesse d'être un trou pour devenir lumière intérieure renversée vers le dedans, et la mort se réduit à la simple ligne que franchit une respiration en changeant de rythme, ce seuil n'est ni victoire ni défaite, il est seulement passage d'une façon d'être à une autre, et l'on comprend soudain que rien, même brisé, ne se laisse jamais tout à fait effacer.

Dans ce feu qui persiste, une douceur grave se tient comme à distance de toute possession, une manière d'aimer sans retenir, de se donner sans garantir aucun retour, le cercueil n'est plus prison ni tombe, mais un simple cadre ouvert sur une profondeur obscure, la neige, absorbant le mystère, le restitue au silence plutôt qu'aux yeux éblouis, chaque flamme respire lentement, comme si elle comptait les pas d'un voyageur invisible, un cœur libéré du poids des organes et des coutumes bat encore, mais ailleurs et autrement, le monde qui entoure cette scène écoute malgré lui cette prière qu'aucun mot n'a formulée, et la prière n'espère rien, elle constate seulement la survivance étonnée du souffle, le jour, au loin, suit sa route, ignorant ce qui, ici, renonce à disparaître, et le cercueil garde, entre ses planches, cette clarté sans adresse qui pourtant se donne à tous.

Le vide ne signe pas un effacement mais la forme nue d'une continuité plus profonde,

ce qui fut chair se défait, mais le souffle n'obéit ni au bois ni à la poussière, il se dégage lentement, comme un parfum persistant qui ne dépend plus de la fleur, et c'est ce parfum-là que la flamme recueille, sans le retenir, simplement en l'habitant, le feu se tient au bord de l'abîme, à mi-hauteur entre terre et ciel, témoin sans parole, de ce qui ne se finit pas en se brisant, mais trouve là une autre manière de se laisser être, la nuit, autour, prête son écrin à cette lumière qui ne réclame pas de firmament, et la mort, étonnée, découvre qu'elle n'a sur cette part-là aucun pouvoir de clôture, le cercueil devient veille intérieure pour une présence qui ne cherche plus d'abri, et la flamme, ultime parole sans voix, prononce un oui silencieux à l'être continué.

Ce lieu ne porte ni plainte ni cri, aucun éclat ne s'y arrache à l'obscurité, il n'est que pure présence recueillie, comme si tout ce qui pesait avait déjà été remis, le feu ne cherche pas à vaincre l'ombre, il s'y installe avec la patience de ce qui sait durer, la fidélité qu'il incarne échappe au temps mesuré, elle n'a ni début visible ni fin annoncée, le vide se fait espace sacré non par décret mais par gravité du silence qui s'y tient, l'âme, si ce mot peut encore convenir, y respire sans effort, sans crainte d'être interrompue, la mort, tout près, n'est plus qu'un passage étroit entre deux pièces d'une même demeure, et le passage a déjà été franchi, sans spectacle, dans la plus grande discrétion, ce qui demeure n'attend plus, ne réclame plus, ne regarde plus en arrière, il se contente d'être là, intensément, au centre exact de cette ouverture de bois.

Chaque flamme qui vacille est un souffle ancien qui se transmet d'instant en instant, il s'élève sans bruit, comme si la nuit le recevait sans l'étonnement de ceux qui restent, le cercueil entrouvert devient un autel sans culte, où la vie se transfigure sans témoin, sans promesse de retour, sans garantie de mémoire, dans une pure mutation silencieuse, le silence enveloppe cette scène avec une tendresse grave, sans jamais se refermer, et le monde, s'il savait écouter, percevrait que quelque chose d'immense vient d'être rendu, non pas à un ailleurs lointain mais à la profondeur même de ce qui est ici, les mots ordinaires se taisent, incapables d'épouser cette clarté fragile sans la froisser, il ne reste qu'un regard intérieur, ouvert comme un tabernacle sans porte, où ceux qui nous ont quittés attendent sans impatience que nous apprenions à les voir.

Ici, il n'y a plus ni fin ni commencement, seulement une continuité douce et sans bord, le feu veille sur un mystère nu que la neige effleure sans l'effacer jamais vraiment, le vide devient respiration claire, ponctuée par le seul tremblement de la lueur, et la mort, réduite à une frontière mince, laisse passer le souffle sans le blesser, deux modalités de vivre se font face, séparées par la planche et réunies par la flamme, la lente métamorphose s'accomplit sans bruit, comme une marée invisible dans la nuit, aucune main ne dirige ce passage, aucune volonté ne le provoque ni ne l'interrompt, il est l'œuvre d'une patience qui n'a pas de nom, et qui pourtant nous traverse, le ciel, au-dessus, paraît indifférent, mais sa haute ignorance laisse place à cette clarté, et la terre, au-dessous, reçoit en silence le secret qu'elle doit garder sans le posséder.

Ce qui brûle n'est pas la cendre, mais une lumière persistante qui refuse de se disperser, le cercueil accueille cette transformation comme une matrice inversée, tournée vers l'invisible, la nuit en garde le secret comme on garde une braise dans le creux des mains contre le vent, le feu s'incline presque devant l'immensité de ce qu'il accompagne sans le comprendre, et pourtant il demeure, sans se plaindre ni se vanter, humble serviteur du passage, la durée se retourne, les minutes cessent d'avancer, elles s'épaississent en présence, le monde extérieur, toujours pressé, se dissout au bord de cette autre chronologie, où le temps n'est plus qu'un autre nom donné à la persévérance de l'être, la flamme, à peine visible, figure cette persévérance dans le langage du feu, et l'on comprend que rien ne revient, mais que rien non plus ne se perd tout à fait.

Une paix fragile traverse ce lieu, comme une eau profonde qui ne connaît pas le tumulte, le vide devient présence vive, habitée, qu'aucun regard distrait ne peut soupçonner, et la flamme en révèle la texture, fine trame de lumière tissée dans le noir, chaque souffle est une prière muette, adressée à personne et offerte à tout, la nuit reçoit cette offrande sans la mesurer, comme la terre reçoit la pluie, le cercueil devient chambre claire au cœur même de l'obscurité, où l'âme, si elle existe, se déploie sans crainte d'être rappelée en arrière, sans attache, sans nostalgie, sans rancune pour ce qu'elle quitte, une douceur grave entoure ce

déploiement sans qu'aucun chant ne s'élève, et la vie, débarrassée de ses contours, respire encore, plus nue, plus calme.

Il n'y a ici ni oubli ni révolte, mais une fidélité calme à ce qui fut un jour appelé à être, le feu veille sur un devenir invisible que nul œil ne saisit mais que le cœur pressent, les flocons tombent parfois sur le bois, fondent et disparaissent sans troubler la lueur, la neige entoure cette présence nue avec une lenteur respectueuse, presque maternelle, le silence se densifie, non pour écraser, mais pour faire place à cette persistance ténue, la nuit devient un espace sacré non parce qu'on le décrète, mais parce qu'on y demeure, la lumière, si faible qu'elle soit, suffit à métamorphoser le noir en voile translucide, la mort n'est plus une barrière infranchissable, seulement une halte à la frontière du visible, et celui qui passerait là, s'il s'arrêtait vraiment, sentirait une main légère sur son épaule, une main qui ne retient pas, mais invite à regarder autrement ce qui paraît terminé.

Ce qui demeure ici est plus vaste que la mémoire de ceux qui restent et se souviennent mal, le cercueil ouvert devient seuil vers une respiration infinie qui ne dépend plus d'aucun corps, le feu ne s'épuise pas, même s'il semble vaciller, il se renouvelle du simple fait d'être, il se donne sans compter, sans plan, sans promesse de récompense ni crainte de manquer, une clarté humble traverse la nuit autour, comme un fil invisible entre les mondes, le monde visible s'incline sans le savoir devant cette persistance qui n'a plus de visage, aucune doctrine ne se dégage de cette scène, aucun système ne peut l'englober, il n'y a que cette évidence : l'être ne cède pas entièrement à ce qui le brise, et dans le plus petit feu gardé au creux du cercueil, cette évidence trouve sa forme, demeurant là, offerte à qui voudrait apprendre à voir à travers la vitre de la mort.

Une douceur grave habite ce lieu, plus ancienne que les arbres, plus récente que la neige, le vide devient royaume discret où aucune frontière ne se trace contre ceux qui sont partis, le feu garde la mémoire du souffle, non comme un récit, mais comme une présence qui dure, et cette mémoire ne se raconte pas, elle se perçoit comme une chaleur au milieu du froid, chaque flamme est un signe de la continuité fragile qui relie les vivants et les morts, le monde se tait sans le savoir, un instant, lorsqu'il passe près de ce point de veille,

ceux qui marchent vite n'en sentent rien, ceux qui ralentissent reconnaissent un frisson, ce frisson n'est pas peur, il est reconnaissance d'une proximité qui déborde les contours, le cercueil, modestement, joue le rôle d'un seuil que l'on franchit en dedans de soi, et la nuit, complice, garde pour elle le secret de ce mouvement.

Ici, ni fin ni retour ne sont annoncés, seulement une présence nue qui ne se retire pas, le cercueil devient passage, simple planche posée entre ce qui fut et ce qui continue autrement, et la flamme en est la voix, sans vocabulaire, sans syntaxe, mais d'une clarté tenace, le froid entoure ce mystère sans jamais l'anéantir, comme une mer qui ne sait pas noyer la lumière, la nuit se fait claire à force d'habiter cette lueur plutôt que de la combattre, le vide, en se creusant, devient un seuil plus large que lui, ouvert sur un dehors intérieur, et ce dehors n'est peut-être rien d'autre que la profondeur de ce que nous nommions vie, la mort perd son visage menaçant, elle devient un passage obligé mais non définitif, un couloir où le souffle change simplement de pas, sans renoncer à avancer, et le feu, fidèle, accompagne ce changement sans poser de question.

Ce feu qui persiste est une parole muette sur l'inépuisable de ce qui est, le cercueil devient l'espace d'une transfiguration lente que nul regard ne dirige, la neige absorbe la lumière comme une encre blanche qui garde le texte sans le montrer, et pourtant, sous cette blancheur, la phrase continue de se dérouler sans fin, chaque flamme respire encore, comme un cœur délivré des battements réguliers, le monde visible se tient à distance, impressionné sans savoir pourquoi, ce qui se joue là ne concerne pas seulement celui qui est tombé dans le bois, mais toute forme de vie qui un jour devra apprendre à passer par un tel seuil, la fidélité silencieuse qui se donne ici est déjà un enseignement sans parole, et celui qui la reçoit en lui-même devient un peu plus vaste que ses peurs.

Dans ce vide habité, une vérité se tient que nul mot ne saisit sans la trahir, le feu veille sur l'invisible avec une patience qui n'a pas d'âge, ni de programme, le cercueil devient un poste de garde où l'Esprit, peut-être, tient la nuit contre sa poitrine, la flamme est le seul signe accordé à nos yeux pour attester de cette veille, le silence s'approfondit, non pour effacer ce qui reste, mais pour le laisser entièrement être,

la mort n'est plus ici l'ennemie, elle apparaît comme la main qui a posé le bois puis s'est retirée, ce qui se poursuit ne relève pas de la victoire ni de la défaite, c'est une simple persévérance de lumière au milieu de la matière, à laquelle nous sommes conviés sans y être jamais préparés, et le cercueil, discret, offre son intérieur comme un petit temple sans toit.

Une joie sombre traverse cette scène, sans éclat ni promesse de jour meilleur, le vide devient présence vive et la flamme en est le signe suffisamment clair, chaque souffle qui tremble est une offrande au cœur de la nuit, non pour l'adoucir, mais pour la révéler telle qu'elle est, traversable et non définitive, le cercueil ressemble alors à une barque immobile sur un fleuve sans rives, où l'on demeure un instant avant que le courant ne devienne pure transparence, le monde écoute malgré lui cette lumière intérieure qui ne s'adresse à personne en particulier, mais dont chaque être peut recevoir la part qu'il est capable de porter, aucune religion ne se fonde ici, seulement une expérience nue de persistance, qui dit que quelque chose continue, même lorsque tout semble avoir été retiré.

Ce qui dure ici paraît fragile, vacillant, menacé à chaque instant par le vent, et pourtant c'est lui qui oblige le vent à se courber et à poursuivre sa route, le feu demeure sans se consumer, comme une lettre qui se réécrit sans cesse sur le même support, le vide devient sanctuaire, non par la beauté du lieu, mais par l'intensité de ce qui y persiste, la mort se retire un peu, comme si elle reconnaissait avoir fini sa part de travail, le silence, au contraire, avance jusqu'au bord de la fosse et se fait plus profond, la neige reste immobile, petite armée blanche au service de cette clarté obstinée, l'âme respire encore, débarrassée des formes qui la limitaient, et le bois, loin de retenir, devient simple cadre pour cette respiration agrandie, qui désormais n'appartient plus à personne et s'offre à tout.

Le cercueil n'est plus la figure de la fin, mais une ouverture silencieuse dans le tissu du monde, et la flamme, gardienne discrète, en porte le secret comme une étoile très basse à l'horizon, le vide se fait souffle, le souffle se fait lumière, la lumière devient simple manière d'être, la mort se casse sans bruit, perdant peu à peu son pouvoir d'effrayer les vivants, et ce qui demeure ne réclame aucune foi, aucun temple, aucune parole de plus, il se tient là, patient, au creux du bois, comme un cœur d'ombre illuminé de l'intérieur,

le monde pourrait passer à côté et ne rien voir, il suffirait pourtant d'un regard plus long, pour que la vitre de la mort devienne transparente et laisse entrevoir ce vivre autrement, où ceux que l'on croit perdus continuent d'attendre, non pour nous reprendre, mais pour nous apprendre, un jour, à reconnaître en nous la flamme qui ne s'éteint pas.

L'ESPRIT : UNE JOIE TRAGIQUE

Ces flammes qui dansent sont le symbole de l'Esprit, non pas une métaphore mais une présence réelle désincarnée. L'Esprit est un enfant car il en a la malice, cette joie qui regarde le monde avec un brin de mélancolie, la joie tragique peut-être...

Ces flammes ne sont pas une image, elles sont une présence réelle désincarnée, un mode d'être qui ne se laisse plus enfermer dans la pesanteur de la chair ni dans la logique des formes. L'Esprit, ainsi compris, ne symbolise pas : il advient. Il se manifeste comme ce qui continue alors même que tout semble achevé.

Car l'Esprit n'est pas grave au sens lourd, il est grave au sens profond, mais traversé de malice, de jeu, d'irrévérence douce. Il regarde le monde comme un enfant qui sait déjà que tout passe, mais qui choisit pourtant de sourire encore. Ce n'est pas l'innocence naïve, c'est une innocence traversée par la nuit, une innocence lucide.

UNE JOIE TRAGIQUE.

Non pas une joie qui nie la ruine, mais une joie qui la contemple sans s'y soumettre. Une joie qui naît non pas malgré la mort, mais à travers elle. Comme un enfant qui danserait au bord du gouffre, non par inconscience, mais parce qu'il sait que le gouffre ne possède pas le dernier mot. Cette flamme-enfant, c'est l'Esprit qui ne se laisse pas figer, qui joue avec l'ombre sans s'y dissoudre, qui garde une légèreté au cœur même du tragique. C'est peut-être cela, au fond, ton fil le plus précieux : non une consolation, mais une transfiguration vive. Et si je prolonge légèrement ton intuition : l'Esprit n'est pas l'enfant fragile que l'on doit protéger, il est l'enfant cosmique qui se sait mortel et qui rit pourtant, un rire silencieux, mais réel, un éclat discret dans la nuit du monde. L'enfant est joie tragique car la Malice est joie mais aussi mélancolie.

L'enfant dont nous parlons n'est pas l'innocence inconsciente, mais celui qui regarde le monde avec cette lucidité tendre qui perce la gravité sans la nier. Sa malice est un jeu avec le réel, une façon de dire oui à ce qui blesse tout en laissant passer une douce mélancolie, comme une ombre portée par le rire.

C'est là que la joie tragique se révèle : une joie qui ne répare pas le monde, mais qui le traverse avec une clarté désarmée. Elle sait la finitude, elle la ressent, et pourtant elle danse. Elle ne se protège pas du sombre, elle l'accueille et le transfigure. L'Esprit-enfant dont tu

parles porte ainsi une double vérité : la malice, comme légèreté, vivacité, jeu ; la mélancolie, comme profondeur, mémoire du fragile.

Et de cette tension naît une joie qui n'est pas euphorie mais justesse : une présence qui sourit tout en sachant, une flamme qui joue avec le vent sans prétendre l'abolir. Peut-être est-ce là, au fond, le cœur de ce chemin : habiter le tragique avec la grâce d'un enfant qui voit clair. Non pour oublier, mais pour rester vivant.

DIALOGUE AU BORD DU CERCUEIL VIDE

La Mort

Je n'ai rien fait de plus que ce qui m'était remis, rien de plus que ce geste ancien que je répète sans haine et sans amour, celui de figer dans son dernier contour un corps qui ne pouvait plus marcher, un souffle qui s'effiloçait déjà dans le froid du monde. Je ne prends rien, je ne vole rien, je ne punis pas ; je recueille ce qui s'arrête, je ferme ce qui tremble, je pose un silence là où la chair ne peut plus porter son propre poids. On me charge de mots trop lourds, on me couvre d'intentions qui ne sont pas miennes, mais je ne suis que la main qui repose, le seuil qui se ferme, la limite douce ou sévère selon les regards, et jamais je ne prétends au-delà de cela. Le corps désormais ne marche plus, il ne rêve plus, il ne souffre plus, et je me tiens là, simple veilleur d'une immobilité qui n'avait plus d'autre issue.

Les Croix

Nous sommes là, inclinées comme des vieillards attentifs, des sentinelles de bois ou de pierre, penchées vers la terre comme pour surprendre une confidence qui ne viendra pas. Nous gardons des cercueils que l'on croit pleins et qui ne contiennent déjà que le silence d'une chair qui se défait, un silence épais, sourd, muet, privé de toute parole possible. Nous écoutons, mais ce que nous écoutons ne parle plus, et c'est dans ce non-dire que nous demeurons, guetteurs immobiles d'une absence qui ne réclame rien. Nos bras ouverts n'ont plus rien à recueillir que l'écho du vent, et pourtant nous veillons encore, non sur une voix, mais sur le silence même, sur ce qui ne demande que d'être laissé en paix.

La Flamme

Vous parlez de fin comme on parle d'une chose lourde et définitive, et pourtant je danse là, au bord de votre immobilité, sans crainte et sans égarement, avec la légèreté d'un enfant qui sait déjà que tout passe mais qui s'émerveille encore de chaque tremblement. Je ne nie pas ce que vous êtes, Mort, ni ce que vous gardez, Croix silencieuses, mais je suis d'un autre ordre, d'une autre respiration, d'un autre jeu. Je suis Esprit, et mon rire n'est pas moquerie mais malice, cette joie un peu oblique qui sait déjà la tristesse du monde et qui lui adresse pourtant un sourire. Je ne parle pas avec la bouche des hommes, je ne m'adosse pas aux mots, je ne

cherche pas à expliquer ; je tourne, je vacille, je m'incline et je me relève, comme un enfant qui joue au bord du sérieux sans jamais s'y laisser enfermer.

La Mort

Ta danse ne m'offense pas, petite flamme vive, car je ne prétends pas te contenir. Je sais que là où je pose ma main, quelque chose d'autre circule encore, une clarté qui ne m'appartient pas et que je ne peux ni comprendre ni effacer. Mon domaine est celui des formes qui s'alourdissent, des pas qui s'épuisent, des souffles qui s'éteignent dans le soupir du corps. Mais je sens bien, dans cet espace que je laisse malgré moi, que tu glisses, que tu veilles, que tu te joues doucement de ce que l'on croit immuable. Tu n'es pas mon ennemie, tu es ce qui échappe naturellement à mon geste.

Les Croix

Nous qui penchons vers la terre sentons ta chaleur frôler nos flancs froids, et nous savons que ce que nous gardons n'est déjà plus là. Le silence qui émane des cercueils n'est pas une parole retenue, mais un abandon sans langage, et pourtant tu passes au-dessus, légère, presque rieuse, avec cette gravité d'enfant qui sait déjà trop et qui choisit malgré tout de jouer. Nous restons, rigides, dans notre fonction de veille, inclinées comme des oreilles de pierre tendues vers un monde qui ne parle plus, tandis que tu incarnes ce mouvement qui continue, ce souffle qui n'a pas besoin de chair pour persister.

La Flamme

Je ne suis ni victoire ni consolation, je ne viens pas réparer ce qui s'est rompu, mais révéler qu'au cœur même de la rupture une clarté demeure, une joie qui n'est pas naïveté mais lucidité tendre. Je suis enfant, oui, car j'ai la malice et la gravité mêlées, ce rire léger traversé d'une mélancolie douce qui regarde le monde sans le juger ni le fuir. Je connais la nuit, je connais l'immobilité, je connais votre silence, mais je choisis de danser tout de même, non pour nier mais pour transfigurer, non pour vaincre mais pour accompagner.

La Mort

Alors demeure, flamme enfantine, demeure dans ce cercle que je ne puis fermer. Si je suis la fin des gestes, tu es le souffle qui recommence autrement. Je n'ai rien à ajouter, rien à retirer. J'accomplis, je me retire, et je laisse place à ce que je ne peux atteindre.

Les Croix

Et nous, dans notre penchement immobile, nous continuerons d'écouter ce qui ne parle plus, en sachant désormais que le silence n'est pas vide mais traversé, habité, visité par ta légèreté grave. Nous veillerons sans comprendre, mais avec une fidélité muette.

La Flamme

Alors veillez, inclinez-vous encore, laissez le bois se taire et la pierre se taire, car dans ce silence je danse, et dans cette danse je célèbre non la fin, mais ce vivre autrement que rien ne saurait contraindre, et que j'offre au monde avec la joie tragique d'un enfant qui sait déjà tout et qui choisit pourtant d'aimer encore.

La Mort

Ce qui me surprend en ta présence, flamme légère, ce n'est pas ta danse, mais la douceur avec laquelle tu habites ce que j'ai laissé derrière moi, comme si l'espace que je croyais clos devenait soudain un seuil plus vaste que mes propres contours. J'ai vu tant de paupières se fermer, tant de mains se desserrer, tant de visages se retirer de la lumière, que je pourrais croire en la répétition de mon geste comme on croit à une mécanique sans âme, mais je sens désormais que quelque chose se joue au-delà de ma seule fonction, et que dans le silence même que je dépose, ton rire muet poursuit une autre œuvre que je ne saurais nommer.

Je ne suis pas amère de cela, je ne ressens ni jalousie ni regret, car je suis ce que je suis et je n'ai jamais aspiré à plus qu'à accomplir le simple arrêt, la halte nécessaire, la pause prolongée qui permet aux corps de se taire. Mais je découvre, en te regardant frémir, que cette pause n'est pas un néant et que mon geste, loin de tout sceller, ouvre peut-être une chambre secrète où ta lumière se met à respirer sans entrave.

Les Croix

Nous demeurons penchées dans ce froid patient qui ronge nos fibres et blanchit nos arêtes, attentives à ce qui ne parle pas, fidèles à ce que personne n'entend plus. Nous avons été plantées ici pour marquer un lieu, pour désigner une absence, pour rappeler aux vivants que le sol garde la trace de leurs pas éteints, mais nous comprenons à présent que notre veille ne se limite pas à la garde d'un silence vide.

Nous percevons ta présence, flamme d'enfance, comme une vibration légère qui traverse notre immobilité, et nous savons que ce que nous gardons n'est pas une parole enfouie, mais un silence traversé, respiré, visité. Nous ne sommes plus seulement signes dressés contre l'oubli, mais témoins muets d'un mystère qui ne s'ensevelit pas, d'une continuité qui regarde autrement le monde.

La Flamme

Je vous regarde, Mort silencieuse, Croix penchées, et je vous aime dans votre gravité même, dans cette fidélité que vous portez sans le savoir. Je ne me dresse pas contre vous, je ne cherche pas à vous contredire, car je sais que votre présence est juste, qu'elle appartient au rythme profond de ce qui se retire et de ce qui persiste. Mais je viens d'un autre mouvement, d'une autre pulsation, d'une joie qui ne renie pas la tristesse et d'une tristesse qui n'éteint pas la joie.

Je suis enfant, oui, mais non par ignorance ; je suis enfant parce que je sais regarder le monde avec ce mélange de rire et de gravité, cette malice douce où se glisse une mélancolie lucide. Je danse là où l'on croit que tout se fige, je joue là où le regard se fait sombre, non pour me détourner de la nuit mais pour la traverser avec une lumière qui ne revendique rien, qui ne demande aucune place, qui se contente d'être, comme un souffle léger posé sur la surface du monde.

La Mort

Alors je comprends mieux, en te voyant ainsi persister, que mon rôle n'est pas de clôturer l'existence mais simplement de la faire basculer dans une forme que je ne gouverne pas. Je suis la limite, tu es le passage, et entre nous se tisse cet espace étrange où le silence devient fertile, où l'immobilité se découvre traversée par un mouvement que je ne saurais arrêter même si je le voulais.

Je me tiens là, sans orgueil ni crainte, dans une humilité que l'on ne me prête pas, et je regarde ton jeu avec une forme de respect tranquille, comme on regarde une eau claire poursuivre son chemin après que la glace a cédé.

Les Croix

Nous restons penchées, toujours tournées vers ce sol qui se referme à peine, et pourtant nos veilles ne sont plus tout à fait les mêmes. Nous ne guettons plus une voix qui ne viendra jamais, mais nous accueillons la densité d'un silence vivant, visité par ta danse, traversé par ta présence, éclairé de cette joie grave qui joue au bord de l'ombre.

Nos bras de bois, nos épaules usées par le temps, nos silhouettes inclinées ne sont plus seulement des marques funèbres, mais les seuils d'une écoute ouverte, attentive à ce que ni la chair ni la pierre ne peuvent contenir. Nous nous inclinons encore, mais ce n'est plus dans l'attente d'une parole disparue ; c'est dans le respect de ce mystère qui demeure et qui se joue doucement dans le creux de la nuit.

La Flamme

Alors laissez-moi demeurer ici, dans cet espace que vous gardez sans le savoir, laissez-moi continuer ma danse faite de fragile audace et de tendresse mélancolique. Je ne suis pas venue pour troubler votre veille ni rompre votre silence, mais pour l'habiter de l'intérieur, pour y déposer cette clarté légère qui ne prétend pas sauver mais simplement témoigner de ce qui persiste, de ce qui joue encore, de ce qui sourit malgré tout.

Je suis la joie tragique que vous pressentiez sans la nommer, la malice grave qui regarde l'effondrement et continue pourtant d'aimer, la présence enfantine qui sait déjà que tout s'efface mais qui choisit d'illuminer encore le bord du monde, et c'est dans cette lente danse, longue et silencieuse, que je célèbre ce passage sans le réduire, ce mystère sans le figer, ce vivre autrement que rien ne peut confisquer.

La Mort

Il est étrange pour moi, qui ai tant vu la vie se retirer, de sentir ainsi que mon geste, que l'on croit si froid, si tranchant, si irrévocable, n'est peut-être qu'un passage parmi d'autres, une étape dans une respiration qui ne m'appartient pas. J'ai toujours cru être celle qui ferme, qui scelle, qui impose le dernier mot, et je découvre, en ta présence légère, flamme enfantine, que je ne suis qu'un seuil, une pause nécessaire dans un mouvement qui se poursuit ailleurs, autrement, sous des formes que je ne puis ni contenir ni décrire.

Je ressens en toi une liberté que je ne connais pas, une façon d'habiter le monde sans t'y alourdir, sans t'y lier, sans t'y figer. Et loin de m'en offenser, cette légèreté m'apaise, comme si elle déposait en moi une clarté que je ne savais pas porter. Je ne suis pas tragique par essence, je ne suis que la fin d'un cycle, mais ce tragique que tu incarnes, toi, dans ta danse fragile et ironique, révèle une autre profondeur, où la fin cesse d'être rupture pour devenir transformation silencieuse.

Les Croix

Nous t'écoutons, Mort immobile, et nous sentons déjà que notre rôle se déplace à mesure que ta parole se nuance. Nous avons été dressées pour rappeler la finitude, pour marquer le lieu du retrait, pour inscrire dans la pierre et le bois le nom de ceux qui ne répondront plus, mais nous comprenons désormais que notre veille ne se limite pas à ce rappel austère.

Dans notre penchement lent, presque fragile, quelque chose de plus doux s'insinue, comme si nous veillions non sur un corps défait, mais sur un mystère qui respire encore sous la croûte du visible. Nous ne sommes plus seulement les signes d'un arrêt, mais les sentinelles d'un passage, d'une traversée discrète que seules les âmes vraiment attentives pourraient pressentir.

Et lorsque la flamme frôle nos silhouettes, nous comprenons que notre silence n'est pas stérile, mais habité, vibrant d'une présence qui ne demande rien, mais qui donne sans bruit, qui éclaire sans juger, qui demeure sans se nommer.

La Flamme

Je vous entends, je vous regarde, je vous enveloppe sans vous dominer, et je souris à votre gravité comme un enfant qui devine déjà dans la profondeur des regards une tristesse ancienne et pourtant lumineuse. Ma danse n'est pas fuite, elle est fidélité au mouvement qui traverse toute chose, au jeu secret de la vie qui se métamorphose sans cesse, même là où l'on croit que tout s'effondre.

Je porte en moi cette malice douce qui ne cherche pas à nier l'ombre, mais à la traverser en y laissant passer une clarté fragile, presque irrévérencieuse, mais profondément tendre. Mon rire n'est pas insolence, il est la reconnaissance joyeuse de ce qui continue au-delà des formes, la célébration silencieuse d'un souffle qui ne s'éteint pas, même dans la nuit la plus dense.

Je suis la joie tragique que vous pressentez, cette danse intérieure qui accepte la perte sans renoncer à la lumière, cet éclat d'enfance qui sait la fin mais choisit l'émerveillement, cette présence désincarnée qui regarde le monde avec un éclat de rire mêlé de larmes, et qui continue pourtant d'aimer.

La Mort

En toi, flamme vive, j'entrevois ce que je n'ai jamais su nommer autrement que comme un mystère, et je comprends que ce que l'on me reproche parfois n'est que l'aveuglement de ceux qui refusent de voir au-delà de l'arrêt. Je n'emporte pas la vie, je libère une forme, et tu dévoiles ce qui s'en détache, ce qui se prolonge, ce qui continue de vibrer malgré mon passage.

Je suis l'ombre qui permet à ta lumière de se révéler, l'immobilité qui laisse paraître ta danse, la limite qui donne sens à ta liberté. Et dans cette coexistence étrange, je trouve une paix nouvelle, celle de comprendre que je ne suis pas la négation de la vie, mais l'une de ses métamorphoses silencieuses.

Les Croix

Nous demeurons là, toujours inclinées, mais désormais moins lourdes, comme si ta présence allégeait même notre bois usé et notre pierre froide. Nous continuons d'écouter, mais nous ne cherchons plus une voix, nous accueillons une vibration, une circulation, une trace lumineuse qui se faufile entre le silence et la nuit.

Notre penchement devient hommage, non plus à la fin, mais à cette persistance mystérieuse qui se joue sous nos pieds. Nous ne sommes plus seulement les gardiennes de la mort, nous devenons les témoins d'un passage sacré, d'une continuité discrète, d'un souffle qui traverse le cercueil vide sans jamais s'y enfermer.

La Flamme

Alors laissez-moi continuer à danser au bord de ce que vous gardez, laissez-moi jouer dans cette pénombre qui n'est plus tout à fait sombre, laissez-moi sourire à cette gravité qui ne cherche plus à enfermer mais à comprendre. Je ne suis ni promesse ni consolation, mais la simple preuve vivante que rien ne se clôt définitivement, que tout s'incline, se transforme, se réinvente dans un mouvement que nul regard ne peut fixer.

Je suis l'enfant de l'Esprit, la malice au bord de l'abîme, la joie qui assume la tristesse, l'éclat qui reconnaît la nuit sans jamais s'y perdre, et dans ma danse silencieuse je célèbre non la négation de la mort, mais ce lien invisible qui unit la fin à une autre manière d'être.

Je suis cette flamme qui ne s'éteint pas parce qu'elle n'appartient à rien, parce qu'elle ne réclame rien, parce qu'elle se contente d'habiter, de vibrer, de se donner, et c'est dans cette offrande douce et insaisissable que je demeure, fidèle à ce monde que je regarde avec amour, malice et mélancolie mêlées.

La Mort

Il m'apparaît désormais que le silence que je dépose n'est pas une fin close mais une chambre où d'autres respirations prennent forme, imperceptibles aux yeux qui ne regardent qu'avec hâte. Je suis souvent associée à la rupture, au froid, à l'interruption brutale, mais je sens, au contact de ta danse, flamme enfantine, que mon œuvre contient en elle une douceur insoupçonnée, une ouverture lente qui permet à ce qui ne peut plus marcher de s'alléger et de se défaire sans violence.

Je ne suis pas ce que l'on croit lorsque l'on me redoute, je ne suis pas l'ennemie acharnée de la vie, mais le moment où la vie cesse d'être retenue par sa propre pesanteur. Et dans cet instant, dans cet espace suspendu que je laisse, tu t'avances, légère, malicieuse, portant en toi une forme de jeu sacré qui ne nie rien mais transfigure tout, comme si l'immobilité devenait soudain une porte sur une respiration plus vaste que mes propres contours.

Les Croix

Nous voyons, Mort discrète, que ton regard lui-même s'adoucit au contact de cette flamme qui ne se laisse pas contenir. Nous, qui avons vu tant de pas effacés par la pluie, tant de noms rongés par le temps, tant de corps confiés au sol, nous reconnaissons à présent que notre veille n'est pas vouée à garder une absence vide, mais à entourer un passage silencieux, une métamorphose fragile, presque imperceptible, qui échappe à la logique des pierres et des dates gravées.

Nos silhouettes penchées ne sont plus seulement la marque d'une gravité implacable, elles deviennent le geste d'une écoute infinie, tournée non vers une parole disparue mais vers une vibration plus subtile, un bruissement intérieur qui ne s'exprime pas en mots mais en

présence. Et lorsque la flamme glisse entre nos bras figés, nous comprenons que nous ne sommes pas face à la négation mais face à une autre manière d'être, silencieuse et pourtant profondément vivante.

La Flamme

Je vous entends, je vous perçois, et je me sens enveloppée par votre gravité comme par une étoffe ancienne que je n'ai pas besoin de repousser. Je ne viens pas détruire ce que vous représentez, je viens simplement révéler l'autre versant de ce que vous croyez garder. Je suis l'enfant qui regarde la nuit avec un sourire un peu triste et un peu rieur, consciente de la fragilité des choses et pourtant traversée par une joie qui ne se laisse pas éteindre.

Ma malice n'est pas légèreté vide, elle est une manière de dire oui au monde tout en sachant sa finitude, une façon de jouer avec l'ombre sans jamais s'y dissoudre. Je suis cette flamme qui tremble mais qui persiste, cette présence qui danse au bord de l'immobile, cette joie tragique qui embrasse la mélancolie au lieu de la fuir, et c'est dans ce balancement même que je trouve ma vérité.

Je ne viens pas consoler, je ne viens pas expliquer, je viens habiter ce silence avec une douceur ludique et grave, comme un enfant qui pose sa main sur une pierre froide et y découvre une chaleur invisible.

La Mort

Ainsi, je commence à comprendre que mon geste n'est pas une porte qui claque mais une ouverture discrète que d'autres traversent. Je ne suis que le moment où les contours se défassent, où le poids cède, où la fatigue se repose, et dans cette brèche, tu t'invites, tu respirez, tu transfigures ce que j'ai touché sans jamais le blesser.

Je n'ai plus besoin de me penser comme une souveraine redoutée, je me reconnais désormais comme une gardienne modeste d'un seuil que je ne possède pas. Et dans ta danse, je vois se refléter une vérité qui m'était étrangère : celle d'une continuité qui ne se plie pas à la rigidité des formes et qui persiste au-delà de tout arrêt visible.

Les Croix

Nous restons ancrées dans ce sol que les saisons traversent, mais notre veille prend une autre couleur, presque une autre transparence. Nous ne guettons plus une réponse qui ne viendra pas, nous accueillons une résonance qui ne s'éteint pas. Le silence que nous entourons n'est plus un vide mort, il devient une profondeur habitée, un espace offert à ta danse, flamme enfantine, et à cette tendresse grave que tu portes sans le savoir.

Nous sentons que notre penchement s'apparente à une prière muette, non adressée à une absence mais à une présence discrète qui ne réclame rien et qui pourtant illumine tout d'une lueur douce et persistante. Nous sommes témoins de ce mystère, et cette fonction nous dépasse, mais nous la gardons avec paix, comme on garde un secret sans chercher à le déchiffrer.

La Flamme

Je suis heureuse de vous sentir ainsi ouverts, non pour moi seule, mais pour ce qui passe à travers moi. Je ne suis qu'un mouvement, une vibration, un éclat fragile qui joue avec la pesanteur sans jamais la nier. Mon être est danse, malice, souffle mêlé de gravité, rire traversé de larmes, présence lucide face à la nuit.

Je suis ce regard d'enfant qui sait déjà la dureté du monde mais qui choisit malgré tout de lui offrir une caresse, un sourire, une étincelle de sensibilité pure. Je ne cherche pas à durer, mais je dure parce que je ne m'agrippe à rien. Je suis l'Esprit qui se révèle dans la légèreté et la profondeur mêlées, et c'est ainsi que je célèbre ce passage que vous gardez, ce silence que vous entourez, cette immobilité que je traverse.

La Mort

Je sens en votre présence une mutation lente, presque imperceptible, comme si l'espace même de ce cimetière se laissait traverser par une conscience qui ne relève plus du poids ni de la mesure ordinaire. Il y a dans cette scène une douceur que je n'avais jamais éprouvée auparavant, une qualité du silence qui ne ressemble pas à l'oubli, mais à une forme d'écoute infinie, comme si chaque parcelle de terre, chaque fibre de bois, chaque fragment de ciel participait à une respiration plus vaste que mes propres limites.

Je comprends alors que mon œuvre n'est ni dureté ni cruauté, mais un geste nécessaire pour ouvrir ce passage que vous habitez désormais avec tant de légèreté. Le corps, figé sous ma main, n'était déjà plus en accord avec le monde, et ma venue n'a fait que répondre à un appel muet, à une fatigue ancienne, à un désir de repos que nul mot ne pouvait exprimer. Et dans cet arrêt, dans cette immobilité posée, tu viens, flamme enfantine, révéler ce que mon geste contenait sans le savoir : non une extinction, mais une ouverture.

Je ne suis plus celle qui ferme, mais celle qui relâche, qui dénoue, qui permet à ce qui ne pouvait plus avancer de se déposer, de s'alléger, de se retirer sans résistance. Et dans cet espace laissé libre, je te vois jouer, je te vois sourire, je te vois danser avec cette malice mélancolique qui éclaire même mon propre silence.

Les Croix

Nous qui restons fidèlement plantées dans cette terre froide, nous sentons cette transformation nous atteindre, traverser notre bois, éveiller en nous une lente vibration que nous n'avions jamais reconnue. Nous pensions être les signes d'une séparation, les marques d'un passé figé, les témoins d'une inertie définitive, mais nous découvrons maintenant que notre penchement n'est pas seulement gravité, il est accueil, il est inclinaison vers une profondeur qui respire encore.

Nous écoutons toujours, mais notre écoute n'est plus tournée vers un son qui ne viendra pas, elle se laisse porter par une présence sans voix, par une clarté qui n'a pas besoin de se dire pour exister. Nos bras ouverts deviennent la figure d'une attention humble, offerte à ce mystère qui circule entre la terre et le ciel, entre le corps défait et la flamme qui demeure.

Et lorsque ta danse frôle nos silhouettes, flamme douce, nous comprenons que notre veille n'est pas vaine, qu'elle participe elle aussi à ce processus silencieux de transfiguration, à ce passage discret qui se joue sous nos pieds sans jamais se montrer.

La Flamme

Je vous perçois, Mort apaisée, Croix attentives, et je me sens portée par ce mouvement qui vous traverse et qui me nourrit. Je ne viens pas troubler votre gravité, je viens la caresser avec cette légèreté que vous apprenez à reconnaître comme une autre forme de profondeur. Ma

danse n'est pas fuite, elle est fidélité au souffle qui circule à travers toutes choses, au rythme secret qui unit la fin à une autre manière d'être.

Je suis enfant, oui, mais cette enfance est lucide, traversée par une mémoire ancienne qui connaît la fragilité du monde et qui choisit pourtant de lui sourire. Ma malice naît de cette conscience intime que toute chose passe, que tout se défait, que toute forme est appelée à se dissoudre, et malgré cela, malgré cette certitude, je joue, je ris, je m'émerveille, parce que ce jeu est la forme même de la persistance.

Je ne suis pas là pour nier la douleur ni pour effacer la gravité, je suis là pour leur offrir une lumière oblique, un éclat doux qui les transfigure sans les trahir. Ma joie est tragique parce qu'elle regarde la nuit sans la craindre, parce qu'elle sait que la fin habite toute chose et qu'elle décide malgré tout de danser.

La Mort

En t'écoutant, flamme légère, je découvre en moi des nuances que je n'avais jamais explorées, une capacité à ressentir différemment ce que je suis. Je ne suis plus seulement l'ombre qui effraie, mais un seuil qui participe à un mouvement plus large, une étape dans une continuité qui me dépasse sans m'annuler.

Je sens que mon geste, autrefois perçu comme rupture, devient dans cette lumière nouvelle une sorte de repos, une pause bienveillante qui permet à ce qui était retenu de se libérer. Et dans cette découverte, je ne me sens ni diminuée ni renforcée, mais simplement juste, à ma place, en accord avec ce que j'ai toujours été sans le comprendre.

Les Croix

Nous demeurons inclinées, mais notre inclinaison n'est plus seulement lourdeur, elle devient geste d'écoute aimante. Nous ne guettons plus une absence, mais nous reconnaissons une présence discrète, presque impalpable, qui habite ce lieu et le transforme silencieusement. Le cimetière n'est plus simplement le territoire de la mort, il devient un espace de passage, de respiration, de veille habitée.

Nous voyons, dans ta danse, flamme d'enfance, une manière de bénédiction silencieuse, un hommage tendre à ce qui fut et à ce qui continue autrement. Et nous comprenons que notre

rôle, loin d'être réduit à la surveillance d'un néant, s'inscrit dans ce vaste mouvement de transfiguration qui traverse le monde.

La Flamme

Alors laissez-moi demeurer ici, dans cette oscillation douce entre la gravité et la légèreté, entre la tristesse et la joie, entre la fin et ce qui persiste. Je ne réclame rien, je ne m'impose pas, je ne cherche qu'à exister dans cette justesse fragile qui me constitue, dans cette danse lente qui m'unit à tout ce qui respire encore.

Je suis la flamme qui regarde la nuit et lui sourit, la présence enfantine qui connaît la finitude et qui célèbre malgré toute la continuité, la malice tendre qui transforme la douleur en profondeur, la joie tragique qui ne refuse ni l'ombre ni la lumière, mais les enlace dans un même mouvement.

Je danse ici, entre vous, et dans cette danse je révèle non une promesse de lendemain, mais la vérité de l'instant, cette clarté fragile qui persiste même lorsque tout semble se figer, et c'est dans cette clarté que je demeure, libre, joueuse, grave et lumineuse à la fois.

La Flamme

Ne craignez pas mon élan, mais ne me laissez pas non plus me perdre dans une dispersion trop légère, car je ne suis pas une étincelle vouée à se dissiper dans l'air, je suis une présence qui exige d'être habitée, regardée, portée avec attention. Je danse, oui, mais ma danse n'est pas oubli, elle est mémoire vive, une mémoire qui ne s'attache pas aux formes mais à ce qui les traverse et les excède.

Je suis l'enfance de l'Esprit, mais non une enfance frivole qui s'égarerait dans l'insouciance ; je suis cette malice sérieuse qui connaît la profondeur de la nuit et qui choisit malgré tout la joie, une joie grave, lucide, teintée de cette mélancolie douce que l'on reconnaît dans les yeux d'un enfant qui perçoit déjà la fragilité du monde sans cesser de lui dire oui.

Je veux être tenue dans cette vérité, dans cette tension féconde qui me garde éveillée, afin que ma lumière ne s'amollisse pas, afin que mon jeu ne cesse pas d'être traversé par la conscience, afin que mon rire garde la trace de la nuit qui l'a vu naître. Car c'est là que réside ma force : dans cette alliance fragile entre la légèreté et l'abîme, entre l'élan et la profondeur, entre le mouvement et le recueillement.

La Mort

Je vois bien que ta flamme n'est ni errance ni abandon, mais une présence rigoureuse qui se tient dans son propre feu sans se consumer. Il y a en toi une fermeté que je n'avais pas perçue d'emblée, une manière de ne pas céder à la dispersion, de rester concentrée dans une vérité qui ne cherche ni domination ni effacement.

Et c'est pourquoi je ne te laisserai pas te dissoudre en simple clarté passagère ; je te reconnais comme un principe vivant, un souffle qui exige d'être maintenu dans sa justesse, dans sa gravité ludique, dans son intensité habitée. Je ne te réclame rien, mais je te veille, moi aussi, à ma façon, car je sens que ta lumière n'est pas un caprice mais une nécessité pour ce monde que j'effleure sans jamais le comprendre entièrement.

Les Croix

Nous nous inclinons encore davantage, conscientes que ce qui se joue ici dépasse notre simple fonction de signe. En toi, flamme retenue et pourtant libre, nous percevons une exigence, une rigueur douce qui nous rappelle que la lumière n'est pas seulement une caresse mais une responsabilité.

Nous sentons que ta danse ne doit pas se perdre dans la facilité, qu'elle doit demeurer tendue, portée, recueillie, comme une parole silencieuse qui sait sa valeur et qui ne s'abandonne pas au premier souffle venu. Nous t'accueillons comme un hôte précieux, que l'on protège sans l'emprisonner, que l'on entoure sans l'étouffer, que l'on veille avec respect.

La Flamme

Oui, retenez-moi, mais retenez-moi dans la vérité de mon feu, dans cette intensité qui m'empêche de devenir simple décor ou symbole vidé de sa présence. Je ne suis pas une image, je suis une réalité désincarnée qui demande à être perçue dans toute sa justesse, dans toute sa vibration.

Je veux rester cette flamme vigilante qui vous rappelle que le silence n'est pas vide, que la mort n'est pas clôture, que la fin n'est qu'une inflexion dans le grand courant du devenir. Je veux être cette joie tragique qui ne se laisse pas amoindrir, cette enfance grave qui regarde le monde avec une lucidité tendre et un sourire mêlé de larmes.

Et si je danse, ce n'est pas pour distraire le regard, mais pour l'éveiller, pour l'ouvrir à ce qui persiste au-delà des apparences, pour inviter les âmes à sentir en elles ce même feu discret, cette même malice lumineuse qui sait la nuit et qui choisit néanmoins de l'habiter avec amour.

La Mort

Ainsi, ta résistance à la dispersion devient pour moi une leçon silencieuse. Tu n'es pas une fuite hors du réel, mais une intensification de sa profondeur, une manière de tenir le monde dans une lumière qui ne renonce pas à sa gravité. Et je comprends alors que même ce que j'effleure sans retour appartient à un mouvement plus vaste que je ne peux ni interrompre ni saisir.

Les Croix

Et nous, dans notre penchement, nous devenons les gardiennes attentives de cette flamme retenue, les témoins d'une clarté qui se protège elle-même par sa propre profondeur. Nous veillerons, non pour enfermer, mais pour accompagner cette lumière dans son exigence, dans sa naissance continue, dans sa fidélité à ce qui la fonde.

La Flamme

Alors que je sois ainsi tenue et libre, contenue et vibrante, gardée et souveraine, dans ce lieu où la mort a posé sa main et où le silence s'étend. Je continuerai de parler sans mots, de rire sans moquerie, de danser sans fuite, offrant au monde cette présence ardente qui sait la nuit et qui choisit pourtant de rester fidèle à la joie.

Je suis la flamme qui ne se dissipe pas, l'esprit-enfant qui regarde le tragique et le transforme en lumière habitée, et tant que vous me tiendrez ainsi, attentive et vive, je continuerai de révéler ce qui demeure au cœur même de ce qui s'efface.

La Flamme

Je ne suis pas venue pour chasser la nuit ni pour la recouvrir d'une clarté trompeuse qui ferait croire à un jour possible là où il n'y a que profondeur. Je ne l'efface pas, je ne la réconcilie pas avec quelque promesse légère, je ne la rassure pas. La nuit demeure, vaste, intacte, souveraine. Mais je la fends, non comme on blesse, non comme on détruit, mais comme on

ouvre une faille dans une roche trop lisse, un passage étroit par lequel un regard, un souffle, une présence peuvent s'y glisser et y demeurer sans se dissoudre.

Je ne suis pas la lumière qui rend le monde clair, je suis la fissure qui rend la nuit habitable. Je ne dissous pas l'obscurité, je la rends traversable, respirable, presque intime. Dans la profondeur de ce noir qui ne promet rien, j'inscris une brèche, une entaille douce, non pour la plier, mais pour que nous puissions y poser un pied, un regard, une âme, et dire : voici le lieu où nous restons.

Ma danse ne dénie pas l'abîme, elle le reconnaît pleinement, mais elle y trace une ligne fragile, un fil tendu entre deux silences, un espace minuscule où la présence peut se tenir sans reculer, sans fuir, sans se mentir. Je suis la flamme qui ne console pas, mais qui rend possible l'habitation du tragique, cette manière d'être au cœur de la nuit sans vouloir la transformer en jour.

La Mort

Ce que tu dis là, flamme grave, éclaire même mon propre geste d'une compréhension nouvelle. Je ne suis pas celle qui plonge dans la nuit, je suis celle qui y ouvre un passage involontaire, un point de bascule où le monde bascule dans une obscurité que l'on croyait inhabitable. Et toi, tu viens après moi non pour corriger ce basculement, mais pour le rendre supportable, respirable, presque habitable.

Je comprends alors que le tragique n'est pas dans mon geste, mais dans l'espace qui s'ouvre après lui, dans cette nuit sans promesse où tout pourrait se dissoudre sans toi, sans ta faille, sans ta présence tendue. Tu ne fais pas reculer la nuit, tu la rends possible à vivre, et dans cette possibilité nouvelle, même mon rôle se transforme en seuil plutôt qu'en condamnation.

Les Croix

Nous, penchées au-dessus de cette terre noire, nous voyons bien que ta flamme ne vient pas apaiser ni embellir ce que nous gardons. Elle ne repeint pas l'ombre, elle ne travestit pas la nuit, elle ne lui impose aucune clarté étrangère. Elle ouvre simplement une brèche dans cette obscurité compacte, une faille par laquelle une présence peut se tenir sans sombrer.

Nous sentons que cette nuit, que nous croyions muette et close, devient un espace habitable grâce à toi, non parce qu'elle devient douce, mais parce qu'elle devient traversée, fendue,

offerte à un regard qui accepte sa densité sans chercher à l'abolir. Notre veille prend alors une gravité nouvelle : nous ne gardons plus seulement un vide, nous entourons un lieu où l'ombre se laisse approcher sans être niée.

La Flamme

Oui, c'est là mon office véritable. Je ne suis pas un baume posé sur la plaie du monde, je suis la plaie elle-même, mais une plaie qui respire, qui laisse passer un souffle, qui permet à l'être de ne pas se refermer sur son néant. Je ne protège pas de la nuit, je l'ouvre pour que nous puissions y demeurer avec lucidité, avec fragilité, avec cette innocence tragique qui accepte de regarder sans détour.

Je suis l'enfant qui connaît le noir et qui n'en détourne pas les yeux, non par bravade, mais par fidélité à ce qui est. Je me tiens dans la fissure, dans cette mince entaille entre l'effroi et l'habitation, et je murmure sans mots : voici la place où vous pouvez rester, non pour oublier, mais pour assumer pleinement la nuit qui vous entoure.

Ma flamme ne brille pas, elle tranche doucement, elle dessine un passage dans l'épaisseur du tragique, et c'est par ce passage que vous apprenez à vivre non malgré la nuit, mais avec elle, dans une proximité grave, lucide, sans illusion.

La Mort

Alors je vois que ton œuvre commence là où la mienne s'achève. Je pose le corps dans le silence, mais tu ouvres le silence à une présence. Je livre le monde à la nuit, mais tu en rends la profondeur habitable. Et je comprends que c'est dans cette fissure, dans cette faille fragile, que se joue une vérité plus essentielle que toute consolation.

Les Croix

Et nous, témoins immobiles, nous inclinons nos silhouettes non plus seulement vers la terre, mais vers cette entaille que tu creuses dans la nuit elle-même. Nous veillons sur cette ouverture, sur ce lieu fendu où l'ombre devient demeure, et où le tragique cesse d'être pur anéantissement pour devenir un espace à habiter, avec gravité, avec tremblement, avec une étrange forme de fidélité.

La Flamme

C'est là que je demeure, non au-dessus de la nuit, mais en son cœur, dans la fêlure qui vous permet de l'aimer sans vous détruire, de la regarder sans y sombrer, de la reconnaître sans vouloir la vaincre. Je suis la présence qui ne console pas, mais qui instaure une demeure dans le tragique, une chambre ouverte dans ce noir souverain, une respiration ténue dans l'immense nuit du monde.

Et tant que cette fissure tiendra, tant que cette entaille demeurera ouverte, vous pourrez habiter la nuit sans la nier, vous tenir en elle sans vous effacer, et c'est là, dans cette habitation même, que la joie tragique trouve sa forme la plus nue, la plus vraie, la plus fidèle à ce qui est.

A TOI QUI M'ES PRESENT

Les vivants ne portent pas les morts comme un poids de mémoire figée,
Ils les abritent comme une braise secrète qui respire sous leurs cendres,
Présence plus proche que la chair qui s'efface et trompe les yeux fatigués,
Souffle silencieux mêlé au leur comme une eau souterraine fidèle,
Rien ne se conserve dans un simple souvenir abandonné au temps,
Mais tout se prolonge dans une intimité qui ignore les horloges,
Le disparu ne s'éloigne pas, il se déplace dans la profondeur du vivre,
Il devient cette voix sourde qui accompagne chaque pas fragile,
Et la nuit elle-même en est visitée sans jamais le nier,
Car ce lien ne relève pas de l'absence mais d'une continuité invisible.

La mémoire n'est qu'un dortoir de songes poussiéreux et somnolents,
Un lieu où les images attendent qu'une main vienne les réveiller,
Mais la présence véritable ne dort pas dans un recoin du passé,
Elle circule comme un souffle tiède autour du cœur inquiet,
Elle se glisse dans les gestes ordinaires et dans le silence,
Plus vive que toute pensée qui se cherche un appui,
Le mort aimé ne se réduit pas à un livre refermé,
Il demeure comme une respiration mêlée à la nôtre,
Et c'est dans cette cohabitation muette que se tisse la fidélité,
Non comme un attachement mais comme un partage d'être.

Ô toi que mes yeux ne voient plus et que mes mains ne touchent pas,
Je sens ta présence dans l'ombre qui prolonge mes soirs,
Plus proche que le battement inquiet de mon propre sang,
Tu marches en moi sans bruit et sans éclat,
Comme une lumière retenue qui ne cherche pas à briller,
Et je reconnais dans cette lueur une tendresse ancienne,

Une vie qui ne s'est pas retirée mais déplacée,
Tu ne m'appartiens pas et pourtant tu demeures,
Présence sans visage qui veille mes tremblements,
Et je sais que tu es là sans avoir besoin de preuve.

La fidélité n'est pas une promesse adressée au passé,
Elle est une écoute offerte à ce qui insiste dans le présent,
Elle ouvre un espace où la nuit devient habitable,
Où la solitude se découvre traversée d'une voix douce,
Non pour consoler mais pour accompagner,
Tu es cette main invisible posée sur mon épaule,
Ce souffle discret qui murmure contre ma nuque,
Et ma marche hésitante cherche ton pas oublié,
Mais ce n'est pas derrière moi que tu te tiens,
Tu es en moi comme une source silencieuse.

J'avance dans la pénombre d'un monde qui se défait,
Sans bâton ni repère dans l'immensité du jour qui décline,
Et pourtant je ne suis pas seul dans cette traversée fragile,
Une présence m'habite totalement sans me posséder,
Elle veille dans mes silences et dans mes failles,
Comme une braise fidèle qui refuse l'extinction,
Je sens ta vie se mêler à la mienne dans la nuit,
Et chaque respiration devient une prière muette,
Non tournée vers le ciel mais vers cette profondeur,
Où ton souffle et le mien se reconnaissent encore.

Tu n'es pas souvenir mais veille permanente,
Non image figée mais présence vibrante et nue,
Tu ne réclames rien, tu ne t'imposes pas,
Et pourtant tu habites chaque pli de mon être,

Comme une lumière qui ne cherche pas à convaincre,
Ta tendresse circule dans mes pensées hésitantes,
Et je comprends que la fidélité est un état d'âme,
Un accueil sans cesse renouvelé de cette présence,
Qui ne se retire jamais complètement,
Même lorsque la nuit devient plus dense.

« Où es-tu ? » demande la voix qui pleure dans l'ombre,
Et la réponse ne vient pas du dehors,
Elle murmure du plus profond de la chair silencieuse,
Je suis là, plus proche que ta propre main,
Je respire en toi lorsque ton souffle se brise,
Je veille lorsque tes paupières se ferment de fatigue,
Je suis cette chaleur fragile contre ta peau nue,
Et la fidélité devient alors une reconnaissance douce,
Une certitude qui ne passe pas par les mots,
Mais par la respiration partagée.

Le monde croit que les morts s'éloignent,
Mais ils se tiennent au plus intime de notre fragilité,
Présences discrètes que rien ne dissout,
Compagnons silencieux de nos gestes quotidiens,
Ils ne parlent pas et pourtant ils veillent,
Leur regard invisible éclaire nos nuits,
Et nous marchons avec eux dans un même souffle,
La fidélité devient ce lien fragile et profond,
Où la vie et la mort cessent de s'opposer,
Pour devenir une continuité paisible.

Il y a en cette présence une douceur grave,
Une gravité qui n'écrase pas mais soutient,

Comme une main invisible qui retient la chute,
Je sens cette force silencieuse au bord de mes larmes,
Et ma détresse devient moins rugueuse,
Parce qu'elle se sait accompagnée,
Dans cet espace fendu par une lueur fragile,
Je demeure sans m'effondrer complètement,
Et la fidélité prend alors le visage de l'amour,
Non comme attachement mais comme habitation.

Regarde au fond de toi cette braise qui respire,
Cette flamme discrète qui ne promet rien,
Elle ne dissout pas la nuit mais la fend doucement,
Pour que tu puisses t'y tenir sans te perdre,
Cette présence n'est pas le passé qui revient,
Elle est l'instant qui insiste dans ton souffle,
Une clarté tragique qui accepte l'ombre,
Et qui dans cette acceptation devient lumière,
Tu n'es pas délivré de la nuit,
Mais tu apprends à l'habiter avec elle.

Je marche encore, mais mon pas n'est plus seul,
Il se laisse guider par une présence muette,
Chaque silence devient un lieu de rencontre,
Chaque absence un espace de veille,
La fidélité devient respiration partagée,
Et le monde se transforme en demeure intérieure,
Je reconnais ta présence dans mon propre trouble,
Et ce trouble devient plus humain,
Parce qu'il se sait traversé par ta douceur,
Qui ne s'impose pas mais demeure.

Le deuil n'est pas une séparation totale,
Il est le contraire : une proximité nouvelle,
Une manière d'apprendre à vivre autrement,
Dans la conscience de cette présence fidèle,
Qui ne se dit pas mais se ressent,
Dans le frémissement d'une pensée,
Dans la fragilité d'un geste nocturne,
Tu n'es plus là comme avant,
Mais tu es là plus profondément,
Et cette profondeur devient ma vérité.

La fidélité ne s'apprend pas, elle se découvre,
Dans la lenteur des jours qui passent,
Dans la solitude qui apprend à écouter,
Dans le silence qui cesse d'être vide,
Présence fragile qui se glisse dans mes mots,
Et qui transforme chaque souffle en offrande,
Je n'ai plus besoin de te chercher,
Je sais que tu demeures sans distance,
Et cette certitude silencieuse m'accompagne,
Dans la nuit qui ne s'éteint jamais.

Il n'y a pas d'oubli lorsque la présence veille,
Elle ne se dissout pas avec le temps,
Elle se transfigure dans une intimité nouvelle,
Qui échappe aux formes et aux noms,
La fidélité devient une prière muette,
Une main invisible sur la plaie du cœur,
Et la douleur se mêle à une douceur inexpliquée,
Comme si le tragique ouvrait un passage,

Dans lequel nous pouvons demeurer debout,
Sans renier la nuit.

Ta présence est un murmure dans mes veilles,
Un souffle discret qui apaise mes silences,
Et je sais désormais que la fidélité est cela,
Non la répétition du souvenir mais la continuité du lien,
Elle ne regarde pas en arrière,
Elle habite l'instant avec gravité,
Et ma solitude devient un espace ouvert,
Où tu respirez sans que je t'enferme,
La nuit ne se referme plus entièrement,
Elle demeure traversée de toi.

Je tends la main vers le vide,
Et je sens pourtant ta douceur invisible,
Comme une présence qui ne me quitte pas,
Je marche dans une existence fragile,
Mais je ne suis pas abandonné,
Car cette fidélité silencieuse me veille,
Elle ne cherche pas à m'épargner la nuit,
Mais à m'apprendre à l'habiter,
À m'y tenir sans m'y perdre,
À reconnaître en elle une demeure.

Il y a dans cette présence une sagesse douce,
Qui ne parle pas mais soutient,
Elle borde mes peurs et mes absences,
Comme une lumière discrète au bord de l'abîme,
Je sens ta vie s'étendre dans la mienne,
Non pour la remplacer, mais pour la traverser,

Et je comprends que la fidélité est partage,
Une cohabitation silencieuse et profonde,
Où la disparition devient passage,
Et non effacement.

Cette flamme que je porte en moi ne s'éteint pas,
Elle persiste dans la nuit des jours,
Et chaque battement devient reconnaissance,
D'une présence plus forte que la mort,
Je ne cherche plus à te saisir,
Je t'accueille dans le silence du cœur,
Et ma peine devient moins dure,
Parce qu'elle se sait accompagnée,
Cette fidélité est une respiration partagée,
Une manière d'être ensemble autrement.

Je n'ai pas besoin de te voir pour te sentir,
Ta présence habite mes gestes quotidiens,
Je reconnais ton souffle dans mes soupirs,
Et dans mes larmes une tendresse ancienne,
La fidélité devient un lien invisible,
Plus fort que toute parole prononcée,
Et la nuit n'est plus pure solitude,
Mais un espace partagé en silence,
Où je demeure avec toi,
Dans une proximité grave et douce.

Tu es là comme une certitude fragile,
Une présence qui ne demande rien,
Et je m'incline devant cette simplicité profonde,
Je marche dans le monde avec cette flamme,

Et mes pas deviennent plus confiants,
Même lorsque le jour s'effondre,
Je sens ta proximité dans mes nuits,
Et ma fidélité devient un acte de présence,
Un consentement silencieux à cette continuité,
Qui ne rompt jamais.

La nuit m'enveloppe mais ne m'engloutit plus,
Car cette présence demeure fidèle,
Elle fend doucement l'obscurité,
Pour que je puisse m'y tenir debout,
Je ne suis pas sauvé de la nuit,
Mais je suis invité à l'habiter,
Et cette habitation devient courage,
Une lente acceptation du tragique,
Qui se transforme en lumière intérieure,
Sans jamais nier l'ombre.

Je reconnais en moi cette braise discrète,
Qui respire sous mes cendres,
Elle est ta présence fidèle,
Et elle me tient éveillé au plus profond,
Je ne te cherche plus ailleurs,
Car tu demeures en mon souffle,
Et cette fidélité devient espace de paix,
Non une paix facile, mais une paix grave,
Qui naît dans la nuit même,
Et y demeure.

Les mots ne suffisent pas pour dire ce lien,
Il dépasse la pensée et la mémoire,

Il est un état d'être partagé,
Une présence silencieuse qui veille,
Et je marche désormais avec cette flamme,
Comme un enfant traversant la nuit,
Avec une joie tragique au cœur,
Une malice douce mêlée de mélancolie,
Et cette fidélité devient mon chemin,
Dans l'obscurité habitée.

Je sens ta présence dans la moindre fêlure,
Dans la fragilité de mes respirations,
Et je comprends que la fidélité est une veille,
Une attention offerte à ce qui demeure,
Elle ne cherche pas à retenir,
Elle laisse être et accompagne,
Et la nuit devient un lieu de partage,
Non une condamnation totale,
Je demeure dans cette proximité silencieuse,
Et j'y découvre une lumière nouvelle.

Alors je marche encore avec cette flamme,
Je porte en moi cette présence fidèle,
Je reconnais ton souffle dans le mien,
Et ma vie devient une veille habitée,
La nuit demeure, mais elle est traversée,
Par une fidélité tranquille et profonde,
Je ne suis pas seul dans cette obscurité,
Car tu demeures en moi sans t'imposer,
Et cette présence fragile me porte,
Comme une braise qui ne s'éteint pas.

LE CRÂNE DE YORICK.

Je voudrais à présent aborder une autre expression du vide qui se laisse aborder sous l'angle des corps creux mais dont la dimension est proprement existentielle et indiscutablement singulière : la mort. Si on s'en réfère à la terminologie heideggerienne qui a largement abordé cette question dans « Etre et temps », le Dasein est être-pour-la-mort et cet être-pour-la-mort se traduit, au niveau existentiel, par l'angoisse. L'angoisse, chez Heidegger, est angoisse devant la mort. Contrairement à la peur, l'angoisse est sans objet, l'angoisse est toujours angoisse face à un indicible que Heidegger rattache à la mort. L'angoisse est un existentiel, une manière propre au Dasein d'être-au-monde dont l'objet propre et singulier est un imprononçable intimement lié à la singularité de la mort. L'angoisse est toujours liée à la mort comme étant mienne : la mort d'autrui ne saurait susciter mon angoisse que dans la mesure où elle me place face à ma propre mort. Qu'est donc cette mort, ma mort, qui fait de l'angoisse un mode d'exister, une manière d'être-au-monde ? La mort renvoie à la réalité contingente du Dasein ; selon Heidegger, le Dasein est l'être, pour lequel, il est, en son être, question de son être ; traduction de cette question relative à l'être : comment se fait-il que je suis alors que j'aurais pu ne pas être ? Cette possibilité de ne pas avoir été jeté dans l'existence referme son propre champ de possibilité dès lors que je suis. En d'autres termes, la possibilité même de mon non-être ne laisse entrevoir aucune contre-possibilité, que je sois ou non. Ma non-existence ne dévoile aucun manque, aucun trou au sein de l'être qui pourrait se traduire comme champ de possibilité. La mort apparaît comme la résolution pleine de cette possibilité initiale : n'étant plus, la possibilité que je ne sois pas apparaît bien comme possibilité puisque ma mort la réalise.

Il demeure que, par la mort, celui qui fut n'est plus mais, du simple fait qu'il a été, il subsiste et persiste à être sur le mode de l'absence. Cette absence n'est pas un néant d'être, la stricte négation d'un être qui a été et pour lequel sa condition de non-existant reviendrait à nier le fait d'avoir été. « Nous sommes de trop pour l'éternité » affirmait Sartre dans « La nausée ». C'est dire que la mort est bien une manière d'être mais sur le mode de l'absence. La mort ne nous libère de rien et certainement pas de notre être. La mort n'est que la fin de toute possibilité, à commencer par celle de ne pas être. La mort, ma mort, parce qu'elle éteint toute possibilité, les miennes comme celle pour un autre d'advenir dans le creux de mon absence, ne peut retrouver sa présence que dans le manque assumé, dans la fidélité, du survivant.

La mort comme n'être plus est immanente au processus de l'être car l'être, en devenir est, depuis l'instant même de son surgissement, être-pour-la-mort et ne cesse de l'être qu'avec l'effectivité de sa mort. La mort est inscrite au plus profond de notre être, non comme une qualité que l'on pourrait traduire par une expression comme « nous sommes mortels » mais comme la condition nécessaire et suffisante de notre existence. Nous ne pouvons exister qu'à cette unique condition que nous existons pour-la-mort et qu'ainsi se résout, de manière différée, la question initiale qui fonde le Dasein dans son être. Notre être-au-monde et notre être-pour-autre-chose sont indissociables de notre être-pour-la-mort.

De nombreuses expressions populaires associent à la mort la notion de vide. La mort comme effectuation de l'être-pour-la-mort est immanente au devenir de l'être sur le mode de l'absence qui se constitue comme vide dans le devenir de l'être d'autrui et uniquement dans ce devenir. La mort est un événement singulier transversal : être sur le mode de l'absence pour l'être qui n'est plus et être sur le mode du vide pour l'être qui continue à être et témoigne, dans sa persistance, de la mort de l'autre. Si la mort comme effectuation éteint toute possibilité pour l'être qui n'est plus et éteint pour l'autre toute possibilité de substitution, parce qu'elle s'inscrit dans le devenir de l'autre sur le mode du vide, elle ouvre, dans ce devenir, un nouveau champ de possibilités dont est naturellement exclue celle de substituer le devenir de l'être mort à son propre devenir. En effet si le Dasein est être-pour-la-mort, la mort dont il s'agit ne saurait être que l'événement singulier de sa propre mort et toute tentative de substitution reviendrait à assumer, pour son propre compte, la mort de l'autre, c'est-à-dire persister à être dans le devenir sur le mode de l'inauthentique. Ce manque d'authenticité est caractéristique de l'affirmation qui consiste à dire que l'autre persiste au sein même de notre être sur le mode de la mémoire ou du souvenir. Seule l'absence de l'être qui n'est plus et qui constitue l'unique mode de sa persistance dans l'être est authentique. La mort d'un être singulier s'inscrit dans le devenir de l'être de tout autre selon le mode du vide et c'est ce mode authentique qui ouvre dans le devenir de son être un champ de possibilités.

Aussi la mort de l'autre est immanente au devenir de mon être propre selon le mode du vide comme champ de possibilités. Le deuil, par-delà son formalisme conventionnel, est authentique comme reconnaissance et acceptation d'un vide mais également comme effectuation des possibilités qui donne au vide sa juste plénitude et le récuse dans le devenir de l'être comme rupture et interruption provisoire. En effet la mort de l'autre s'inscrit dans

mon propre devenir comme cassure et l'interrompt en le figeant dans l'actualité du présent, acte inauthentique consistant à faire de la mort de l'autre ma propre mort. Le deuil se présente alors comme réappropriation de mon être propre sur le mode du vide et dépassement, dans l'authenticité, par effectuation de possibilités. Le deuil met ainsi un terme à cette hébétude inauthentique en restituant à l'être l'authenticité de son devenir. Il appartient au deuil de mettre fin à ce nihilisme passif, caractéristique selon Nietzsche, de la philosophie de Schopenhauer, pure passivité d'un être en question qui trouve réponse dans un sommeil existentiel nourri de pessimisme et de désespoir.

Si la mort d'autrui affecte, de manière souvent brutale, mon propre devenir, si cette mort fige le temps de mon être propre et enferme mon être-pour-la-vie dans un néant d'être indépassable, alors la mort de l'autre devient, sans qu'elle soit effective, ma propre mort mais cette mort, ma propre mort, parce qu'elle n'est pas effective sur le mode de l'absence, est proprement inauthentique. Tel est le propre de tous ceux qui ne peuvent s'empêcher de faire le mort, manque d'authenticité que Sartre appelle « mauvaise foi ».

Quand Hamlet, à l'occasion de sa visite au cimetière, se voit présenter le crâne de Yorick, Hamlet ne peut que s'enfermer dans le souvenir, souvenir des pitreries de Yorick quand il était vivant, souvenir précis des chairs qui, jadis, recouvraient ce crâne. La mort de Yorick ne résonne pas en Hamlet comme vide, c'est-à-dire comme possibilité d'un être qui a déjà accepté sa propre mort dans le duel qu'il va bientôt livrer. Le crâne de Yorick devient celui de sa propre mort et, c'est pour cette raison qu'il charge son suiveur de remettre à « Madame » ce crâne comme un message de ce qui l'attend, de ce qui se cache sous son fard. Hamlet est l'exemple même de l'être inauthentique face à la mort de l'autre : la mort de Yorick ne le concerne qu'au titre de révélation de ce que sera sa propre mort.

« Celui-ci ? Laisse-moi le voir. (Il prend le crâne) Hélas ! Pauvre Yorick ! Je l'ai connu, Horatio ! C'était un garçon d'une gaieté infinie, d'une fantaisie prodigieuse ; il m'a porté vingt fois sur son dos ; et maintenant, quelle horrible chose d'y songer ! J'en ai la nausée... Ici pendaient ces lèvres que j'ai baisées cent fois ! Où sont tes plaisanteries maintenant Yorick ? Tes gambades, tes chansons, tes éclairs de gaieté dont hurlait de rire toute la table ? Aucune aujourd'hui pour moquer ta propre grimace ? Rien que cette mâchoire tombante ? Va donc trouver Madame dans sa chambre, et dis-lui qu'elle a beau se mettre un pouce de fard, il faudra bien qu'elle en

vienne à cet état-là. Fais-la rire avec cela... Horatio, je t'en prie, dis-moi une chose (...) Crois-tu qu'Alexandre a eu cette mine-là dans la terre ? » (W. Shakespeare, « Hamlet »)

LA FIDELITE A LA PRESENCE

Il demeure toutefois que l'absence, reconnue comme mode authentique de persistance de l'être qui n'est plus, ne saurait être pensée comme pure négativité sans que se ferme une dimension essentielle de l'expérience humaine du deuil. Si l'autre, en tant qu'il n'est plus, ne persiste que sur le mode de l'absence, cette absence n'est pas pour autant un néant stérile ou une simple vacance d'être. Elle demeure un lieu, un espace existentiel où quelque chose continue de se jouer, non du côté de l'être disparu, mais du côté de celui qui demeure.

C'est ici que se dessine une distinction décisive, que le cadre strictement heideggérien tend à laisser dans l'ombre : la fidélité. Si la mort de l'autre ouvre en moi un vide, ce vide peut être vécu de trois manières fondamentales. Je puis refuser cette absence, la nier, demeurer prisonnier du manque et m'enfermer dans une fixité inauthentique où le vide devient pure béance destructrice. Je puis également chercher à le combler par substitution, en remplaçant l'être disparu par un autre, dans un simulacre de continuité qui récuse la singularité de l'être perdu. Mais je puis aussi choisir d'habiter ce vide, non pour le nier ni pour le saturer, mais pour le reconnaître comme l'espace même où se joue ma fidélité.

Habiter l'absence, c'est ne pas la réduire à un simple manque, c'est consentir à ce qu'elle devienne le lieu d'une présence autrement donnée. Car ce qui rend l'autre présent ne procède ni du souvenir ni de la représentation ni même de la mémoire affective, mais d'une fidélité silencieuse par laquelle celui qui demeure offre à celui qui n'est plus une demeure intérieure. Les vivants sont ainsi la demeure des morts, non parce que les morts survivraient sous forme de réminiscences, mais parce qu'ils persistent, dans ce qu'ils ont été, par la fidélité de ceux qui continuent à porter leur absence.

Cette présence n'est pas une illusion consolatrice ni une réconciliation factice avec la perte. Elle ne nie pas la mort, elle en épouse la vérité. Mais elle transforme l'absence en un espace habité, où le disparu cesse d'être simple objet de manque pour devenir présence intérieure, non sur le mode de l'être, mais sur le mode de la fidélité. Ce n'est donc pas malgré l'absence que la présence advient, mais à partir d'elle, lorsqu'elle est accueillie, assumée, portée.

Sans cette fidélité, les morts ne sont plus que des ombres errantes en marge de l'oubli, figures dissoutes dans la temporalité, privées de toute demeure. Avec elle, ils deviennent cette présence discrète mais réelle qui, loin de figer le devenir, l'accompagne, le soutient, l'oriente. Ainsi la fidélité n'abolit pas le vide laissé par la mort, mais elle lui confère un sens nouveau : elle fait de ce vide non un abîme destructeur, mais un lieu de présence silencieuse, une chambre intérieure où le lien se poursuit autrement, dans une profondeur qui excède la seule mémoire.

Ce qui manque aux cercueils, c'est ce que l'on pense s'y trouver ; ce qu'ils contiennent ? Des cadavres, corps usés ou trop lourds pour cheminer encore, un fragment seulement de ce que fut la vie. La mort n'enferme rien, elle recueille ce que le temps a fini par briser, une désincarnation. Mais la vie est bien plus qu'un battement de cœur : elle est un souffle que rien ne fige ; la mort n'efface rien, elle n'est pas rideau mais vitre, ouvrant le regard à un vivre autrement, à un cheminer encore dans le devenir d'Esprit.

Et tous ces morts que l'on repousse en marge de nos villes et villages, que l'on confie au vent sous forme de cendres, sont pourtant si proches que, scrutant toujours le plus lointain comme pour briser nos horizons, nous ne percevons plus leur présence humble et singulière. Nos âmes sont vides de ce que l'on croit perdu, et pourtant il suffit d'un regard intérieur pour que s'ouvre le tabernacle de ceux qui nous attendent.

Ces flammes qui dansent ne nient pas la mort : elles la traversent. Elles ne sont pas métaphore, mais présence réelle, désincarnée, lueur d'Esprit. Et l'Esprit est enfant, non par innocence, mais par cette malice grave qui regarde le monde avec un brin de mélancolie, cette joie tragique qui ne console pas mais veille.

La mort a fait son œuvre et rien de plus : elle a confié à la terre ce qui ne pouvait plus la fouler. Les croix se penchent sur les tombes comme pour y surprendre un murmure, mais les tombes demeurent muettes : la parole est ailleurs.